

La grève de Lecq

Guy Ciblac

Il existe sur la côte nord de l'île de Jersey une petite crique qui se découpe dans les roches brunes, éclatées jusqu'à en devenir gravier. Le lieu est assez isolé, relativement peu fréquenté si ce n'est par quelques passionnés de plongée qui ont tôt fait de disparaître pour laisser un silence que ne perturbe même pas l'inlassable rythme des vagues. Cet endroit répond au nom de grève de Lecq. On y accède, plus ou moins facilement, par une petite route étroite et sinueuse dont les bordures murées sont effrayantes de proximité.

Pourquoi vous évoquer ce qui, somme toute, n'est jamais qu'une pause pittoresque comme il y en a tant? C'est qu'en ce lieu, se trouve un hôtel dont le charme désuet respire des marques d'un temps éloigné, celui de la splendeur de l'Empire britannique. Là, j'aurais aimé vous convier à quelques conversations sur la clinique de notre temps. Nous nous serions installés, à l'heure du repas, dans la grande salle. Seul un couple d'anglais vieillissants aurait partagé avec nous cet espace feutré de tout ce qui est nécessaire comme tentures et tapis. Sur la partie supérieure, nous aurions côtoyé les instruments de l'orchestre, silencieux autour du piano sans voix, donnant à l'ensemble la saveur de l'immobilité qu'un charme de fée aurait installée avec précaution. Accueillis par un maître d'hôtel saoudien et deux serveurs pakistanais, nous nous serions laissés entraîner dans ce hors temps, n'ayant à nous préoccuper que des seules idées que nos propos auraient agitées. Peut-être aurions-nous eu la coquetterie, dans les premiers instants, les serveurs installant sur nos genoux de blanches serviettes brodées, d'évoquer la dérive du monde, cette longue dégradation des figures de la parenté, cette aire nouvelle de communications qui bouleversent les repérages subjectifs et rendent impalpables celles de nos références que nous pensions, jusqu'à présent, certaines. J'imagine que nous aurions pu poursuivre sur le constat de cette faille dans la transmission par laquelle la culture laisse échapper sa Loi et dans laquelle le juridique espère y substituer ses règles. Ainsi mis en bouche, nous en serions venus à parler plus directement de ce qui, dans notre quotidien, vient à nous surprendre et, parfois, nous donner l'impression que nos habits de théorie sont devenus mal ajustés.

C'est un peu ce genre de conversation qu'il m'est arrivé d'avoir il y a peu avec une amie qui partageait avec moi une escapade dans les îles anglo-normandes et, si vous en acceptez l'invitation, je vais vous rapporter ce que furent, ce jour là nos préoccupations. Pour rendre plus lisible mon propos, sans toutefois dévoiler les secrets de chacun, nous appellerons mon interlocutrice Neige.

I

Notre repas venait de commencer et, alors que je m'efforçais de saisir, sans maladresse, avec l'outil adéquat de délicieux escargots encore crépitants sous le beurre fondu, Neige, de sa voix douce, m'interpella.

° Je suis étonnée de ces révélations multiples concernant les violences exercées sur les enfants. Je n'arrive pas à imaginer que tant d'histoires viennent ainsi à se dévoiler. Ou bien nous devons reconnaître l'innocence avec laquelle nous pensions la réalité, ou bien il s'est produit quelque chose qui a provoqué le possible de tels dérapages.

- Dérapage est bien le mot. Je ne voulais pas adhérer, il y a quelques années, à cet engouement morbide pour les exactions dont la médiatisation me paraissait alimenter, derrière les élans moraux, une quête suspecte. Je n'étais pas directement confronté à ces affaires, mais, depuis deux ans, j'interviens dans des lieux qui ne sont pas épargnés par ce que d'aucuns pourraient appeler une épidémie.

° Donc, je dois admettre qu'il y a bien là de quoi reprendre le fil d'un débat entre théorie du fantasme et théorie du trauma.

- Ce n'est pas simple car, à y regarder de près, les choses ne sont pas univoques. Dans ce grand fouillis, il faut assez d'énergie pour ne pas se laisser emporter dans l'aveuglement du moment. L'enfant est toujours présenté comme victime, rendu à ce qu'il n'aurait été qu'un objet. Rarement il est tenu compte de sa dimension subjective qui impliquerait que l'on puisse ouvrir la question de son propre désir. De la même façon, on ne peut que constater, dans cet acharnement à produire de l'identique, l'évitement devant la reconnaissance que certains actes condamnables ne sont pas mis en œuvre dans la violence. Bien au contraire, certaines de ces relations, se jouent davantage dans le champ de l'amour, voire de la tendresse, que dans celui de la haine ou du mépris.

° On ne peut tout de même pas soutenir que ces enfants soient actifs dans leur participation ou qu'ils seraient à ce point pervers pour être les véritables initiateurs de tels passages à l'acte.

- Certes, les choses ne peuvent pas se dire de la sorte. Toutefois, il est frappant de constater avec quelle rapidité les adultes auxquels un enfant vient à parler, sanctionnent le dire au pied de la lettre, sans même poser ni le temps, ni le lieu d'une possible élaboration. Tout est dans un réactionnel qui tend à accréditer qu'une parole dit le vrai de la chose comme si s'était effacé le fait que, quels que soient les événements vécus, leurs traces perceptives et mnésiques entrent dans un processus de représentation soumis à la logique du langage. Cet oubli, mais est-ce un oubli, aboutit parfois à de curieuses dérives. Ainsi, depuis peu, fleurissent des avocats d'enfants qui n'hésitent pas à conseiller à la mère, lors d'une séparation, de dire que le père touche à chaque garde de week end. Ça fait de l'effet et les pères, à leur tour touchés, peuvent se voir retirer assez facilement leur droit de visite. Cela, au plus grand bonheur de soi-disant bonnes mères.

° Veux-tu insinuer que ces histoires graveleuses font l'objet d'un marchandage, d'une manipulation? Ce serait souligner qu'elles ne sont pas dénoncées pour leur propre dimension transgressive mais dans le cadre d'une utilisation qui est bien loin de ce que d'aucuns appellent la protection de l'enfant.

- Peut-être est-ce plus fréquent qu'on ne l'imagine. En tout cas, il est tout à fait intéressant de s'arrêter un instant sur la façon dont le discours se constitue le plus souvent. Je suis frappé de l'aisance avec laquelle on parle d'un "enfant incesté". La consonance infectieuse est désagréable à l'oreille mais, surtout, cette manière de dire me paraît traduire une bien préoccupante dynamique et ce d'autant que l'on s'efforce, dans le cadre des repérages soi-disant familiaux, de renforcer chaque enfant dans l'évidence qu'on ne saurait avoir d'autres parents que ses parents. Alors, qu'il y ait condamnation ou non, après la peine, voire en cours de peine, la cellule familiale sera reconstituée. Elle n'a d'ailleurs jamais été déconstituée dans la tête de la plupart des professionnels qui sont agités dans ces tourments, convaincus de l'évidence et gavés de certitude sur le fait qu'une famille est une famille. Me permettras-tu d'ajouter, ici, avec ironie; de cela ils sont persuadé parce que c'est scientifiquement prouvé.

° Je ne suis pas sûre de te suivre dans ces dédales. Peut-être pourrais-tu m'en dire un peu plus sur cette manière de penser?

- Eh bien, il me faut aborder mon questionnement sur plusieurs niveaux. Tout d'abord, je n'imagine pas que l'on puisse penser le père autrement que d'une position filiale. Ce qui m'amène à soutenir que nul ne peut se nommer père pour quelqu'un. Est-ce à dire que c'est l'enfant qui nomme son père? La formule me conviendrait mieux à l'articuler comme suit: l'enfant, mais sans doute tout sujet, fait l'élection d'un lieu pour y nommer du père. Il arrive que ce lieu ne soit pas à la bonne hauteur ou se dérobe sous le poids d'un tel investissement.

Ensuite, et m'appuyant sur cette remarque, je suis amené à fonder que la référence œdipienne se lit, à travers un désir incestueux, comme la tentative de rejouer la scène de sa propre origine, d'être à soi-même sa propre origine. Tu comprends pourquoi ce terme d'incesté me paraît renversant. Mais, je voudrais ajouter quelques précisions. Si nous tenons que la fonction paternelle inscrit l'interdit en tant qu'impossible, structurellement impossible, c'est-à-dire hors du champ d'une quelconque privation ou frustration, alors nous devons ajouter que l'inceste est impossible. Lorsqu'il y a passage à l'acte, il n'y a aucune raison d'en laisser la trace

non sanctionnée, sous réserve d'une prudence renouvelée. Mais il s'agit de tout sauf d'inceste. Ce n'est que dans la mesure où l'adulte aurait prononcé un non, dans la mesure où, transfiguré d'avoir à rendre la fonction paternelle opérante, qu'il saurait se dire père aux prises avec la fonction nommante de l'enfant. En un mot s'il se pense père, il ne peut passer à l'acte. S'il passe à l'acte, c'est qu'en ce point il ne peut être Identifié au père. Or, que je sache, à ma connaissance, les verdicts dans ce type d'affaires ne formulent pas qu'une peine est attribuée à quelqu'un parce qu'il n'a pas su dire non.

° Ne pas dire non. Mais non à quoi? À la séduction de l'enfant?

- Éventuellement, ce n'est pas impossible, mais, peut-être aussi, à travers cet enfant, à lui-même comme enfant. Il n'a pas pu dire non à sa propre séduction, comme s'il retrouvait l'écho d'une légitimation d'un possible transgressif.

° Dois-je comprendre que tu es en train de pousser les choses jusqu'à formuler que la transgression est impossible?

- Structurellement, oui. Mais, il faudrait que je développe cela. Si nous revenons à notre quotidien, nous avons des éléments de réponse. Comment les réactions de services sociaux et peut-être de gens dont on espérerait plus de circonspection, les "psy" pour tout dire, comment ces réactions inscrivent-elles la transgression? Car un acte, une parole prend valeur du discours qu'elle suscite chez l'autre. Eh bien, il y a une insistance à témoigner à l'enfant que c'est bien son père qui est l'auteur ou alors, plutôt, que l'auteur c'est son père. Ce qui, veux-tu bien entendre cette occurrence, conduit à nommer du père dans la seule transgression. La conséquence de cette façon de dire, peut se lire au travers de deux attitudes bien ambivalentes. L'une installe l'enfant dans ce pays de l'au delà de la frontière, celui des héros qui ont traversé un rite initiatique inaccessible à la plupart des humains, l'autre, d'une étrange fascination mêlée de culpabilité, met ces grands enfants que sont les adultes dans cette incapacité à dire que la loi de structure ne peut être épargnée à ceux qui ont, par ailleurs, tant souffert.

Alors, nous rencontrons, dans ce curieux mélange, des jeunes garçons et des jeunes filles pris dans les Mets que la croyance, répétée et redoublée sous forme inversée, a refermés sur eux. Croyance en ce que, au moins en un point, l'impossible est possible. C'est la faillite extrême où l'imaginaire s'abîme.

Nous étions arrivés à cette pause que l'on observe au cours des bons repas et qui offre, sous la forme d'un sorbet au citron vert, à peine esquissé d'une pointe d'alcool, le plaisir d'une digestion facilitée. Mon amie et moi étions alors suffisamment bien lancés pour poursuivre, dans cette atmosphère feutrée, notre incursion dans les logiques discursives. Ce fut elle qui reprit la balle.

° J'essaye de remailler mon tricot, une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Ce que produisent les réponses données à ces enfants, c'est, au fond, qu'elles les installent dans la transgression imaginaire pour laquelle les adultes de tout crin sont fascinés, restes nostalgiques d'un passé qu'ils n'ont abandonné qu'avec regrets et, même, restes nostalgiques d'un passé dans ce qu'il a de présent.

- Il y a de ça. Et cette ambiance dans laquelle nous sommes en ce moment, cette ambiance d'une autre époque, celle d'une gloire perdue, d'un triomphe narcissique imposé comme acquis et justifié comme dû, se prête assez bien à notre propos. Y-a-t-il trop à dire combien il faudrait rendre lisible cette insistance que mettent certains à faire dire aux enfants plus qu'ils ne peuvent en dire, à oublier l'intentionnalité de tout discours, à mettre un verrouillage de déni sur ce que nous nommons l'inconscient? Il m'est arrivé d'entendre un juge dire qu'un enfant ne saurait mentir ou d'apprendre qu'un pédopsychiatre avait envoyé un monsieur en prison, sans qu'il y ait de faits reconnus ni de réelles confidences, mais, simplement, parce qu'aux vues d'un dessin de la petite fille, il lisait, de sa science, la certitude d'un acte délictueux. Ce n'est peut-être qu'un hasard, mais, et le juge et le médecin étaient des femmes.

° Le mensonge et la vérité, la certitude et l'objet de la science, nous voilà dans un débat qui, bien que vieilli en fût de chêne, émerge avec les senteurs d'un vin nouveau.

- Alors essayons de ne pas trop rabâcher, mais l'âge peut-il nous épargner cette faiblesse? Que, de façon commune, on puisse constater que les vieux démons sont toujours actifs n'a pas de quoi nous étonner. Mais que nos propres concepts viennent à servir ce maître de ballet, que des analystes participent à cet élan, voilà qui pourrait bien se présenter comme nouveauté. Encore qu'à prononcer ce terme, il m'apparaisse trop évoquer ce temps que l'on perd à décrire comme coulant de source. Ce n'est nouveau que dans la mesure où nos places déplacées nous rendent les perceptions différentes.

° La différence, c'est une des insistances actuelles et même ce sur quoi les analystes de cette fin de siècle, enfin une partie des analystes, seraient prêts à miser comme base d'un lien social. Cela claque avec un air qui veut dire non à la confusion du même que nous promettent les mondialisateurs de la fraction marketing.

- Oh, je trouve très important que cette énergie se mette en action et nous avons à nous y engager. Il est grand temps de tisser pour notre collectif un appui au dire non. Sans cela, l'effacement de ce qui fut la psychiatrie offrira aux prescripteurs le soin de faire taire ce qui dans la folie se révèle du plus humain; sans cela, la psychologie sera aux ordres de l'efficacité comportementale selon des schémas pré-définis. Tant de gens courbent actuellement l'échine et n'osent plus; comment ne pas entendre qu'il faut bien quelques pierres où poser les pieds et que certaines menaces restent efficaces pour réduire la parole. Mais la différence à laquelle je faisais allusion n'est pas celle-ci dont nous avons à mesurer qu'elle peut aussi nourrir ou justifier le masque porté sur celle dont mon esprit a bien voulu me rappeler la nécessité.

Il y a tout lieu de penser qu'aujourd'hui, se pose avec acuité la rencontre avec les formes imaginaires de la filiation, peut-être accentué par ces sauts dont la technique cherche à nous dire qu'ils sont scientifiques et par conséquent vrais. Nous pourrions admettre qu'ils poussent chacun dans les derniers retranchements de ses croyances. Peut-on avec aisance dire que, pour chacun d'entre nous, le père et la mère ne sont en rien naturellement identifiables aux géniteurs. Bien sûr, je ne parle pas ici de l'étage rationnel qu'un accord trop vite donné mettrait en première ligne. C'est dans l'intimité de notre ailleurs confus que ces choses là se négocient. Il nous a fallu passer par l'algèbre pour en démêler quelque peu les fils, tout comme, à

Dedekind, fi fallut des lettres pour sortir de la représentation imaginaire et des nombres, et de la coupure.

° En t'écoutant, je ne peux m'empêcher de penser à l'origine. Ce mot me vient avec insistance et me ramène le souvenir d'un entretien récent avec Julia Kristeva, matinalement capté sur les ondes radiophoniques. *"Je ne me sens pas adhérente à des origines. La psychanalyse que j'ai faite m'a conduite à penser que c'est l'exil qui me constitue et non pas une appartenance. Notre vérité à chacun est notre capacité à nous exiler, à prendre une distance par rapport à une origine. Tout en la reconnaissant nous devenons quand nous nous libérons."* J'ai l'impression que tu essayes de me dire quelque chose de la sorte.

- On dit, parfois, que les esprits se rencontrent. Bien sûr, ce n'est jamais au hasard et la proximité qui est la mienne vis à vis de l'exil et de son lien à mon inscription au lieu du père, n'est certainement pas étrangère à ce qui tente de se dire. De cela tu ne peux être ignorante. Mais, mon amusement tient au fait que j'ai apporté ce numéro du Magazine littéraire consacré à J.M. Le Clézio et ta remarque m'a rappelé quelque chose que j'ai lu et que j'ai très vite intégré comme pouvant appartenir à mon propre domaine psychique. Il faut que je retrouve cela et que je te le lise. Ah! Voilà! C'est un article de Jean Xavier Ridon intitulé: "Écrire les marginalités"

...Ce que Le Clézio nous transmet ici, c'est la forme d'une errance sans but mais qui n'est pourtant pas sans signification. En effet, cette errance vient à perturber les critères spatiaux sur lesquels nous construisons nos identités. Il est ainsi impossible dans "Le Livre des fuites", de connaître le lieu d'origine de J.H.H., ce lieu de naissance qui, sur tous nos papiers officiels d'identité, est supposé désigner l'endroit «objectif» de notre appartenance. Ce que l'errance élabore est le lieu d'une non-appartenance qui représente un danger pour tout pouvoir étatique mais aussi pour toute population sédentaire

Pour Le Clézio, cet écart des nomades qui bâtissent leur existence sur un principe de mouvement, est le signe d'une liberté, c'est la position idéale d'un détachement par rapport à tous ces mots d'ordre et à ces prétentions de connaissance qui nous entourent et dont il nous somme de nous libérer

...Car l'appartenance implique toujours l'idée d'un lien étroit, la dimension d'une possession entre deux éléments. Appartenir à un espace serait désigner un rapport de soumission mais aussi d'identité par rapport à ce dernier. L'attachement, au contraire, désigne le rapprochement qui nous unit à un espace selon un critère affectif, il institue un rapport de décalage. C'est pourquoi, l'attachement n'est jamais définitif, il est le lieu d'une identité qui se déplace

...L'origine comme le site d'une absence est, dans les textes de Le Clézio, un principe de narration

...Le lieu d'origine comme espace d'une absence n'est plus un point

fixe, il devient une parole qui demande à être partagée et qui, par là, appartient à la dimension du mouvement. En ce sens, l'origine devient à son tour le principe d'un déplacement. Ce que Le Clézio définit ici, c'est une marginalité comme le lieu d'une identité qui se déplace et qui trouve dans le récit le moyen idéal pour trouver une visibilité

...Ce que Le Clézio nous dit c'est que l'origine n'existe jamais en tant que telle. Elle se situe dans ce décalage qui est celui d'un imaginaire où des tiens nouveaux se découvrent avec des paroles oubliées et des présences marginales. L'identité ne peut plus s'énoncer en termes d'unicité ou de fixité, elle suit la direction d'un mouvement qui la rend différente à elle-même selon les formes d'attachement qu'elle découvre...

° L'absence au lieu de l'origine, le point trou qui fait d'insaisissable l'être du sujet que le désir déplace dans des langues renouvelées à ne pouvoir s'inscrire qu'en pure différence. Je retrouve bien là tes chemins de parcours et je conçois combien ce texte peut avoir d'échos chez toi.

- Il y a toujours une grande joie à trouver sous la plume d'un autre les mots qui nous viennent de cette longue nuit en s'égrenant et que l'on recueille, venant de ce dedans, au bord de notre oreille. Mine de rien cette histoire, c'est de la topologie et celle-ci ne vaut que pour autant elle traite d'une seule et renouvelée matière, la marge. Je ne crois pas devoir me remettre à plisser les nappes aujourd'hui, mais sûrement dans quelques temps. Pour l'instant, c'est le moment du café et je t'invite à le prendre dans ce petit salon que nous avons traversé en arrivant.

Le café n'est pas servi à la tasse, mais apporté dans une carafe en argent dont le volume laisse présumer que nous pourrions nous resservir. Et, ici comme ailleurs, se resservir a un charme que n'arrive pas à égaler la commande deux fois répétée d'une unité standard servie en express. Calé dans mon fauteuil, je dégustais ce breuvage dont le goût, mêlé aux senteurs d'un cigare, a si souvent accompagné la course vagabonde de ces mots qui m'échappent. bercé par la chaleur, j'essayais de renouer les fils de nos propos. Maintes idées s'entrechoquaient, donnant naissance à d'autres trames d'où surgissaient, parfois avec éclat, des formules précises ou de longues phrases simplement supportées par la mélodie de leur rythme. Au fond, j'étais heureux de goûter là un de ces moments sans attaches, délié de quelque origine. Le silence pensif avait aussi gagné Neige, cependant, je ne m'en aperçus qu'au moment où elle reprit la parole.

° Je me demande si nous ne touchons pas là à la crainte de beaucoup. Cette crainte dont certains analysants manifestent le profil, la crainte d'être désaffectés, comme si d'inscrire à ce point le manque dans l'écriture même de sa vie la rendait sans couleur. Pourtant, une analyse est peut-être le mode même de ce déplacement, l'évidement de chaque point de vue dans sa tentative de cerner le point fixé au départ.

- Il n'y a pas que chez les analysants que cette crainte existe mais ce serait là ouvrir un autre débat. En deux mots, l'affect n'est jamais, semble-t-il, sans avoir quelque compte à rendre

à l'angoisse et il faudrait prendre le temps d'en travailler les articulations mais, ne pourrait-on pas dire que l'affect vient à masquer le manque dans l'objet, cherchant à leurrer l'angoisse pour, au bout du compte, se sortir de l'impasse par le renversement en son contraire. Il amuse beaucoup l'imaginaire et nourrit à souhait l'illusion du possible que nous évoquions tout à l'heure.

° Ainsi l'angoisse te paraît la clé d'accès à ce que certains appellent le nouveau.

- Je ne sais pas si c'est d'une clé d'accès qu'il s'agit mais, comment ne pas évoquer ce lieu de passage qui peut se refuser et dont viennent témoigner ces discours retenus qui mettent tant de temps à ne plus croire en leur propre vérité, et qui, souvent, s'échappent à penser pouvoir dire le vrai sur le discours d'un autre. Les gens que nous recevons aujourd'hui, ont été élevés avec le savoir de l'œdipe tel qu'il a été socialement entendu. Ce ne fut certainement pas sans effet. Alors, il se pourrait que ce qui nous rattrape, ce ne soit pas la psychose mais notre propre aveuglement sur l'origine. Il y a quelque chose de radicalement impossible dans l'acte même de nommer mais il faut prendre garde à ne pas le saisir comme un opposé du possible car, dès lors, comme dans ces histoires de petites filles, nous risquerions de faire de ce lieu l'écrin qui suggère l'objet de toutes les jouissances. Et ne nous y trompons pas, même vide, il n'aurait de cesse d'exercer sa fascination. Il suffit de penser à la manière dont on peut formuler l'"interdit du passage à l'acte" dans la cure pour remarquer que, parfois, c'est une manière d'y inscrire une survalorisation. Autrefois, on disait que les hystériques en savaient long sur cette affaire, mais que sont les hystériques d'aujourd'hui puisque chacun sait qu'il n'y a plus d'hystérie et, mon dieu, cela n'est pas sans conséquence.

Ma phrase dut avoir l'air d'une ponctuation. Le temps était venu de régler notre repas au maître d'hôtel, je me levai et partis m'acquitter de la dette. Lorsque je revins, Neige avait abandonné son fauteuil pour, sans doute, aller remettre un peu d'ordre à son apparence. Lorsque je m'approchai de la table, je reconnus son écriture sur un morceau de papier déchiré. Je le pris et pus lire en déchiffrant le délié d'une encre bleue encore humide:

*Toujours, d'un vain espoir se tissent les blasons
qui servent de mémoire aux plus vives passions.
Pour garder dans le soir nos gestes de moisson,
d'un pli, remettent en partage
ce qui jamais ne m'appartient
et bornent ces lois de passage
où chaque mot perdu devient.*

Mais ici, commence une autre histoire...

II

Quelque temps après avoir écrit ce qui précède, alors que je recherchais précisément les numéros de mes pièces d'identité à des fins administratives, un papier soigneusement plié s'est extrait des replis de mon portefeuille. Je n'y prête qu'une attention de passage, tout en ressentant cette curieuse impression qui, dans le très lointain de l'émergence de la conscience, donne le signal de l'intérêt de la chose. J'oublie cette trace et fais ce que je dois faire jusqu'au moment où elle refait surface et m'impose la levée du mystère. J'en déplie alors le secret qui, dans son irruption, vient réécrire mon souvenir. Il s'agit de la facture de ce repas pris à Jersey. Elle porte le numéro 0740 au dessous d'une reproduction de l'hôtel flanquée de son image en miroir alors que sur la gauche apparaît le nom: "The Water's Edge Hotel". L'adresse qui figure - Bouley Bay, Trinity, Jersey JE3 5AS, Channel Island - m'indique que mon souvenir avait fixé bien des détails, exceptée la précision du nom et du lieu. Était-ce à ce moment là l'assurance d'en garder un signe écrit qui m'avait libéré de la contrainte d'en mémoriser l'incidence? Or lorsque j'avais essayé de resituer l'endroit, bien que pressentant l'inexactitude de mon choix, je m'étais arrêté, de manière confuse, sur celui de grève de Lecq sans trop savoir pourquoi sa musicalité restait opérante à mon oreille.

Je n'ai pas à suivre ici tous les chemins que cet accroc suscite. Toutefois, l'inscription en en-tête me parle de l'hôtel qui est à la limite, au bord de l'eau, sur le fil, sur le tranchant. C'est cela qui me fait signe et remet de nouveau en question cette fonctionnalité de la limite dans les processus d'exclusion. Mais il y a plus, la façon dont le W est imprimé, suggère une répétition décalée de la lettre V, comme si l'on avait rabattu la partie supérieure du poinçon lacanien. Ainsi, en présence de cette dualité, je me mettais à lire le mot "Vater" vis à vis duquel mes souvenirs d'allemand m'invitaient à jouer avec les mots pour faire apparaître une forme de limite du père, de tranchant du père et même de père comme fil de coupure. Plus ces révélations surgissaient, plus je me rendais à l'évidence des multiples signifiances qui me faisaient traverser diverses temporalités et avaient trouvé, là, de quoi me faire passer des implications cliniques que je voulais évoquer.

La curiosité aiguisée, l'irrespect ludique aidant, je me mis à laisser les éléments langagiers s'ébrouer. Bien que peu au fait de la langue anglaise, je vis se constituer des reliquats atomisés dont les trajectoires pouvaient confirmer les intrications conflictuelles que j'avais à rencontrer. (*era*: ère - *err*: erreur, se tromper, pêcher - *wedge*: coin, enfoncer, fendre - *at*: à - *hot*: chaud, brûlant - *hot bed*: couche - *get into hot water* s'attirer une histoire - *tell*: raconter, dire, rapporter, discerner, juger)

Après quelques instants, je retrouvai le constat renouvelé de la fragilité des souvenirs et de la façon dont ils sont une écriture liée aux effets de signifiante que les mots, rencontrés lors de leurs naissances, ont inscrit à rebours. Je sentais bien que j'étais convié, là, à en énoncer un peu plus et, non sans une certaine appréhension, je me mis à écrire à la limite du "comme ça venait", au risque même de cette limite.

La vérité ne se sait pas, elle s'éprouve. Elle s'éprouve dans cette certitude surgie de l'effet que le langage fonde de nécessité, soit la présence d'un Réel que nul ne peut faire ex-sister. Sa réduction au lieu de l'impossible ne trouve sa marque qu'à effacer l'incidence de sa trace dans l'univers des possibles.

Ainsi, la difficulté qui, pour nous, subsiste, réside dans la tentative d'une écriture de cette articulation logique ou la fonction "Nom-du-Père" serait à repérer comme trace du Réel dans l'univers des possibles, le Sujet Supposé Savoir comme l'incidence de cette trace et le nom propre, en tant que tel, comme la tentative de réduire cette incidence à son effacement.

Ça y est, c'est avec de tels propos qu'il faut se justifier. Voilà bien, dans sa forme, de quoi poser la question de l'effet théorigène. Si cela demeure suffisamment imprécis, nous avons quelque espoir d'éviter qu'il en soit fait savoir, sinon

C'est là que, par association, me viennent deux sources. L'une est l'article de J. Damourette et E. Pichon sur la négation en français, l'autre le dernier chapitre du livre d'E. Porge "LES NOMS DU PÈRE CHEZ JACQUES LACAN". De cette dernière référence, je retirerai une question à mettre à l'épreuve. Ce que nous appelons la nouveauté, ne serait-ce pas le retour qui nous serait fait de la confusion entre culture et savoir, confusion où l'énigme fonctionnelle du Nom-du-Père est rabattue vers des lieux où l'on suppose le savoir comme constitutif du sujet? Mais, les "psy" n'ont-ils pas participé à cette confusion qui, dans de multiples occasions fait officier la théorie comme savoir et non comme ce qui de l'impossible ou du Réel insiste? Cette confusion n'aurait-elle pas pour effet d'apporter sur la disjonction entre savoir et vérité une suspension quant à sa radicalité puisque rendue éventuellement possible dans un certain champ? Ainsi, nous autres qui étions habitués et construits à une écoute qui, dans le transfert, nous mettait aux prises avec le Sujet Supposé Savoir, voilà que, dans ce retour, se profilerait, derrière le masque du Sujet Supposé Savoir l'interpellation de ce qui, pour nous, ferait la fonction du Nom-du-Père. Soit la formulation suivante: que faisons-nous de cette part de Réel inhérente à la subjectivation que notre analyse, dans son processus d'épuisement de la fonction du Sujet Supposé Savoir, nous a laissée comme dans un reste?

Aujourd'hui, je me demande si mes réticences vis à vis de la psychanalyse d'enfants, anciennes, restées imprécises, ne tiennent pas à ces questions. Et je trouve de quoi les alimenter lorsque E. Porge évoque dans quelle confusion s'est installée cette activité. Les pionniers ont, pour beaucoup, fait de leurs enfants des analysants, des cas dont l'analyse pouvait permettre une théorisation devant faire école (1). Et je ne suis pas certain que nous ne soyons pas là aux prises avec cette conséquence qu'elle interdirait aux pères de dire non ou qu'elle réduirait au seul passage à l'acte leur possibilité de dire non.

1 E. Porge, *Les Noms du Père chez Jacques Lacan*. éd. ÈRES: p. 216-21

Dans les imageries successives qui servent à évoquer ces différentes appellations, il y a toujours une référence à la totalité et au manque. Par exemple, dans le dire que la fonction du Sujet Supposé Savoir est d'interroger la totalisation d'un savoir déjà là alors que "dans la métaphore paternelle il y a substitution du Nom du Père «à la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère"(2), nous sentons bien que se trouve une confrontation entre un sujet et les épinglages de la nomination. Mais, dans le premier cas, le sujet se définit comme limite de contention d'un savoir sans faille alors que dans le second c'est une nomination qui vient en place de ce qui ne serait que symbolisé par l'absence de limite ou de point d'origine. Ainsi, du côté du Sujet Supposé Savoir il est supposé une discontinuité, une atomisation qui assurent l'isolement de l'objet et sa nomination possible. Au fond, la vérité est ici de révélation, il y a une préécriture et celle-ci excelle à promouvoir le sentiment du destin, voire à renforcer le glissement qui va faire du sujet l'équivalent d'une individualité indique repérable en son nom propre.

Pourtant la réduction de l'analyste et de son nom, en tant que signifiant du transfert, au signifiant quelconque n'est pas sans initier la question: de quel trou le nom propre se voudrait-il le bouchon?

Lorsque Cantor arrive au résultat inverse de ce qu'il voulait démontrer, il vacille, il ne le croit pas. Il ne croit pas à l'évidence de "la puissance du continu", soit qu'il y a une équivalence en nombres Réels entre un segment, un carré, un cube, ou une surface de dimension infinie. Est-ce cet absolument infini qui fait figure de vide, de vide dont le silence pourrait bien faire sidération ou frayeur. Il ne le croit pas et cette *«incroyance permet le repérage d'une position psychotique de forclusion qui détermine le discours de la science»* (3).

Peut-être devons-nous revenir, avec curiosité, à l'article de Damourette et Pichon sur la négation dans lequel ils insistent sur les deux outils qui la constituent en français.

«L'un (ne), le discordantiel, marque une inadéquation du fait qu'il suspecte avec le milieu: l'autre (pas, jamais, rien..), le forclusif, qui indique que le fait amplecté est exclu du monde accepté par le locuteur.

Les phénomènes exprimés par les verbes ne seront niés que par la convergence de la notion de discordance et celle de forclusion. Exemple:

Je n'en finirai jamais.

En finir n'appartient pas à la réalité temporelle que j'aperçois, et d'autre part cela serait en discordance avec cette réalité. Je ne perçois aucun signe qui permette de pronostiquer que j'en finisse (forclusif). Bien plus, que j'en finisse serait en discordance avec toute l'ambiance dans laquelle je baigne (discordantiel)

Pour bien nier, il faut non seulement que j'affirme que le fait n'apparaît pas dans mon champ de connaissance (forclusion), mais encore que, par une sorte de contre-épreuve, je le perçoive comme incompatible avec tous les faits qui sont dans ce champ (discordance)» (4).

2 .J. Lacan in "*Écrits*" p. 557 cité par E. Porge p. 185

3. E. Porge, déjà cité p. 207

4. J. Damourette et E. Pichon. *Grammaire et Inconscient* (Lieu de publication: E.P.E.L.. 1993) p. 49

Mais, dire: ce que je vois, je ne le crois pas; affirmer que ce qui apparaît n'est pas de mon champ de connaissance, suppose une disjonction au moins double. Il y a celle qui sépare le champ de mon imaginaire de perception et celui de la prise en compte par le matériel symbolique et, d'autre part, il y a celle, à la fois temporelle et spatiale, supportée par une exclusion se supposant dans l'immédiateté, qui n'est pas un effacement mais qui fonde la reconnaissance et l'acceptation de sa réalité dans un ailleurs. Ici se joue la radicalisation d'un inévitable où nous retrouvons nos questions de partition et de limite.

La partition opère en créant une zone d'où le manque est extériorisé au delà d'une limite arbitrairement posée dont il faut, avec lutte, défendre la faiblesse en insistant sur le fait que, de toute façon, la loi d'organisation de cette zone ne saurait admettre d'intrus. Pourtant, nous devons prendre acte que penser un quelque chose, une fonctionnalité, dans un ailleurs c'est en penser toutes les incidences dans l'actuel. Autrement dit, pas moyen de s'en débarrasser.

N'y-a-t-il pas, dans ces deux temps, l'une des articulations entre ce qui se dit comme manque dans l'imaginaire et ce qui s'écrit comme impossible dans le symbolique. Peut-être pourrions-nous avancer que, s'il y a une spécificité de l'analyse, c'est en tant qu'elle se situerait à ce point de l'articulation logique entre ces deux pôles, articulation d'où se déduit le Réel.

Nous pourrions rapprocher ce qui vacille chez Cantor de ce qui vacille pour le phobique lorsque vient à surgir un espace sans limite, réduisant le nom propre à sa perte d'identité. Et l'analyste, n'est-il pas à l'épreuve même de ce surgissement? Il nous faudrait, alors, traduire cette fonction du Nom-du-Père du côté de la notion d'un bord qui ne soit pas autre chose qu'une coupure au sens topologique du terme, c'est-à-dire en tant qu'elle ne sépare pas deux objets, mais qu'elle est elle-même la structure de l'objet.

Il faudrait pouvoir en tirer quelques conséquences et la question du "hors la Cure" n'est pas sans intérêt quant à cet aspect mais je n'ai pas envie, pour l'instant, d'aller plus avant. Je pense que la dose de confusion que mes imprécisions peuvent susciter est maintenant suffisante.

Je m'arrêterai donc ici non sans reprendre une citation de Lacan selon laquelle la science n'a pas la mémoire de son histoire (*Écrits* p. 869) et ce propos de Thomas S. Kuhn rapporté par E. Porge (p. 208): «*Contrairement à l'art, la science détruit son passé*». Cela m'autorise peut-être à ajouter que l'art, s'il ne conserve pas le passé, l'enrichit d'une écriture renouvelée. Pour l'art, le passé est toujours au futur. Est-ce pour cela que je puis vous écrire, si serein, ceci:

*Accorde à ton espoir la couleur du désir
et accueille, dépouillé, l'autre en son effroi.*

L'oubli paiera sa dette.